

---

## Interview de PJ Hérault

---

André Borie et Marie-Christine

*Texte paru initialement dans Le Météore n° 1 (décembre 2007)*

Le 21 août lorsque nous lui avons téléphoné pour lui demander s'il acceptait une interview pour « Le Météore », P. J. Hérault avait accepté, visiblement avec plaisir, et nous avait donné rendez-vous le mardi 4 septembre à 15 h 00 dans une brasserie de la Place Marcel Sembat à Boulogne-Billancourt, « L'Eden Café ».

C'est là qu'il nous rejoignit, casquette sur la tête et foulard blanc autour du cou. Avec sa simplicité et sa gentillesse habituelle, il se prêta aussitôt au jeu des questions-réponses, prenant à peine le temps de s'humecter les lèvres avec le thé glacé qu'il avait commandé.

Pendant deux heures et demie, il nous parla de ses romans, de son métier de journaliste, de ses « collègues » du Fleuve Noir, entre autres Peter Randa, Maurice Limat, G. J. Arnaud et Gilles Thomas (Julia Verlanger).

**LE MÉTÉORE :** Je vais vous montrer à quoi devrait ressembler le premier numéro de ce « Météore » pour vous en donner une idée. Normalement ce qui est prévu en illustration de couverture c'est un des romans de *Cal de Ter*. Au sommaire, il y aura un petit peu de *Bob Morane*, notre ami Michel est un fan de Henri Vernes ; un article sur le Fleuve Noir : tous les romans édités chez eux ; une biographie de *Cal de Ter* ; enfin une interview avec ce que vous allez nous donner aujourd'hui.

J'ai découvert que vous aviez eu deux rééditions du *Rescapé de la Terre* et des *Bâtisseurs du Monde...* Or, il y a sept romans, pourquoi se sont-ils arrêtés à deux ?

**PJH :** C'est uniquement à cause du peu de demandes qu'il y avait. Légalement les éditeurs sont tenus de faire une réédition complète, mais pratiquement, si l'auteur l'exigeait, il ne travaillerait plus jamais pour cet éditeur là ; alors en général les auteurs ne le demandent pas ! Mais si les lecteurs réclament et que l'éditeur s'aperçoit qu'il y a de l'argent à gagner, là ...

Mais les *Gurvan*, par exemple, le Fleuve Noir les a réédités tous les trois.

À ce sujet, j'ai parlé récemment à un immense gaillard, Granvau, d'un projet de réécrire entièrement les *Gurvan* en les enrichissant beaucoup. Mais matériellement je n'avais pas envie de retaper tout le texte. Je voulais le scanner. Il m'a envoyé un cd avec le contenu des bouquins. Je l'ai soigneusement mis sur mon disque dur et lorsque j'aurai terminé

mon travail en cours, ce sera le prochain ou bien... Je lui suis reconnaissant !

Je vais vous donner une information : j'ai participé dernièrement à une anthologie qui va paraître sous peu<sup>1</sup>. Le personnage de *Cal de Ter*, son monde, m'est revenu en mémoire et cela commence à me titiller... Dieu sait si l'on m'a posé la question depuis quelques années. J'avais arrêté parce que la série me bouffait. J'étais prisonnier des personnages. Mais le temps a passé et je commence à me dire que ce monde n'était pas désagréable.

Ce qu'il y a, c'est qu'il faut que je trouve une bonne raison. Je ne veux pas faire un nouvel épisode qui ressemblerait aux précédents. Si je trouve une idée, il n'est pas exclu que je replonge. Mais je ne replongerai pas sur un format genre « Le Fleuve », c'est à dire 220 petites pages. Au contraire. Et il y a aussi les *Gurvan* que j'aimerais bien réécrire pour ajouter des scènes.

**LE MÉTÉORE :** J'ai été surpris de voir lors de votre séance de dédicaces chez Gibert Joseph des jeunes particulièrement intéressés par la série des *Gurvan*

**PJH :** Oui, parce que ça leur parle directement, avec les combats aériens entre autres. Les jeunes voient souvent dans la SF un reflet de la technologie. D'une manière générale, les jeunes sont plus attirés par la technologie alors que les gens plus âgés aiment que les personnages vivent. Disons, une SF plus humaine, plus psychologique. Moi ce que j'aime... ce ne sont pas les machines, ce n'est pas inventer des mondes de machines, mais des histoires d'êtres humains. Des histoires d'hommes, ou de femmes...

**LE MÉTÉORE :** J'ai été un peu déçu par la fin de *L'Androcomb*. J'espérais jusqu'au bout que vous le sauveriez.

**PJH :** Je ne le pouvais pas. Visiblement c'était son destin. En même temps, en mourant il libérait son ami Briak, parce que celui-ci ne savait plus quoi faire, il était perdu. Compte tenu de l'affection que Briak avait pour cet être, il ne pouvait pas le laisser tomber. Il y a des gens qui en laissent tomber d'autres pour réussir, mais ce n'est pas le genre de mes personnages. Moi, elle m'a bien plu cette fin là, mais ça ne veut pas dire qu'elle doit plaire à tout le monde...

**LE MÉTÉORE :** Il a été question d'un texte récent, un « gros pavé » en recherche d'éditeur.

**PJH :** J'en avais trouvé un à Rueil. Une jeune maison d'édition. Ils avaient posé la question à leur imprimeur qui avait fait des essais et leur avait dit que cela passait dans ses marges, dans ses limites, en deux tomes. J'étais vraiment heureux de pouvoir sortir mon « pavé ». Ils se sont arrêtés juste avant la faillite ! Lucides les gars !

---

<sup>1</sup> « Le Retour de Cal de Ter », chez Rivière Blanche. L'ouvrage est paru.

## Le Météore

Pour l'instant je n'ai personne. Aucun éditeur ne veut se mouiller. Parce que comme c'est en deux tomes, il faut d'abord payer le premier, et ça coûte cher un truc pareil. Si ça marche c'est parfait. Sinon, la loi leur impose de sortir le second exemplaire...Ils savent qu'ils le vendraient à perte. Ils n'ont pas envie de prendre ce risque.

Une grande société d'édition canadienne m'a envoyé les comptes-rendus de son comité de lecture. Ils étaient très élogieux et ils recommandaient la publication. Et c'est le PDG qui a pris la peine de m'écrire à moi, petit auteur, pour me dire que le texte était bien mais que financièrement il représentait trop de risques. Il a été honnête.

**LE MÉTÉORE :** Et quel est le titre de ce texte ?

**PJH :** Cela s'appelle *Millecrabe*, en un seul mot<sup>2</sup>.

J'ai un ami d'enfance avec qui j'étais en onzième, l'actuelle maternelle, à Niort au lycée Fontane. Il était également originaire de Niort, et nous nous sommes retrouvés tous les deux à la fac de droit. Nous ne nous sommes jamais perdus de vue pendant toute notre vie. Ses parents possédaient les vestiges d'un petit château provincial, dont il ne restait que le donjon. Ils l'avaient conservé, ils l'entretenaient, ils y vivaient, et cette propriété-là s'appelait, allez savoir pourquoi et depuis des siècles, Millesouris. Ça m'a fait penser à *Millecrabe*, car je voulais le mettre au bord de la mer...



**André Borie et P.J. Hérault**

**LE MÉTÉORE :** Le prochain, c'est *La grande Migration*, n'est-ce pas ?

**PJH :** Il y en a deux qui sortent en même temps. L'un chez Rivière Blanche, *La grande*

---

<sup>2</sup> L'ouvrage est finalement paru en trois tomes chez Interkeltia.

## Le Météore

*Migration*, et l'autre chez l'Officine, *Le Destitué*. Il y en a encore un troisième, mais je ne me souviens plus à qui je l'ai donné. Chez Rivière Blanche, ils sont très gentils, ils me publient un bouquin par an. En moyenne j'en écris trois dans l'année. Que vais-je faire des autres ? Je n'ai pas envie qu'ils soient publiés après ma mort ! C'est pour cela que je cherche une jeune maison d'édition.

**LE MÉTÉORE :** C'est étonnant que le Fleuve se soit arrêté comme cela. Ils ont viré tout le monde, ou presque, en gardant le goût du jour, *Buffy contre les Vampires*, *Charmed*, etc.

**PJH :** C'est une carence de gestion. Le directeur littéraire de l'époque, Richard, était un vrai professionnel. Il savait voir ce qui était bon ou pas, voir si le gars avait des choses à dire. Son successeur n'avait pas l'envergure de Richard. Il avait été mis à ce poste, mais il n'avait pas l'étoffe pour cela. Et après lui, il y a eu d'autres directeurs littéraires qui ne correspondaient pas à ce poste de décision. Il y a eu des carences d'engagement. Ils ont engagé une fille qui venait de la collection « Arlequin » !

Richard avait commencé tout jeune, vers 30 ans et jusqu'à sa retraite. Il a commencé par de l'espionnage à l'époque de Jean Bruce, puis il a introduit le policier et ensuite la SF. Et c'est lui qui a introduit la SF en France. Elle existait avant, mais elle n'avait aucune importance. Il a lancé la SF française. Avant-guerre il y avait des romans de SF qui étaient sortis, mais uniquement des traductions.

**LE MÉTÉORE :** Quand vous êtes arrivé chez Fleuve Noir, il y avait déjà des « dinosaures » ; comment ces gens-là vous ont-ils accueillis, vous la jeune génération ?

**PJH :** Au Fleuve, ça se passait de la façon suivante : on donnait un manuscrit. S'il était accepté, il fallait en avoir un deuxième d'accepté, pour que le premier soit publié. De façon à vérifier qu'il ne s'agissait pas d'un coup unique, que le gars avait encore quelque chose à dire.

J'ai commencé par l'espionnage. J'ai publié trois romans chez eux et puis je me suis franchement emmerdé. Parce qu'on tourne vraiment en rond dans l'espionnage, trop en rond. J'avais la chance d'être à l'époque dans un quotidien parisien. Et j'étais très copain avec mes petits camarades du service de politique étrangère. Ils me racontaient des histoires qui n'étaient pas publiables. Que l'Élysée refusait que l'on publie. Moi, je changeais les noms, et puis j'avais des histoires qui tenaient debout. Je n'ai pas eu de difficulté à trouver des sujets, hormis la première qui était entièrement de mon cru. Mais ça se ressemblait vachement, tout de même, ces histoires. C'était les Russes contre les Américains, c'était les deux blocs, avec les petits Français qui manigançaient là-dedans. Ou bien alors, je prenais un héros américain, déjà à l'époque je n'aimais pas beaucoup

## Le Météore

les Américains... Ou bien un Russe, et je haïssais les Russes –, je ne pouvais pas leur pardonner Budapest, Varsovie... donc il restait un héros français. Ce que j'ai fait, mais ça limitait aussi les histoires.

À l'époque, chaque auteur recevait chaque mois un colis avec toutes les parutions du Fleuve : Espionnage, Policier, Aventurier, SF... Tout. Ça valait le coup ! 40 parutions ! Je travaillais et je n'avais pas le temps de tout lire. Alors je mettais de côté pour ma retraite, ce qui fait que maintenant, dans ma maison des Landes je ne sais plus où les mettre...

J'ai donc commencé à lire des romans SF, et parmi les premiers je suis tombé sur Peter Randa. Il était plutôt « facho » mais avait un talent de plume. En fait il avait une façon d'écrire fluide, ça coulait tout seul. Très journalistique. C'était bien ficelé. À ce moment-là, c'était l'un de ceux qui écrivait le mieux. Gilles Morris écrivait bien aussi. Certains comme Limat étaient désuets, dépassés. Cependant ce dernier a eu son importance dans le passé, il a sa place dans la SF française.

Je me suis rendu compte que finalement en SF on pouvait faire un bouquin d'aventure, un bouquin de technologie, d'espionnage, d'amour... C'est la liberté la plus totale, on peut écrire ce que l'on veut. Je me suis dit : c'est une telle liberté que je vais essayer...

J'ai écrit un roman de SF que j'ai envoyé au Fleuve. Il a été pris. J'avais déjà donné trois manuscrits en espionnage pour que le premier soit publié. En SF, il s'agissait du quatrième roman, donc il a été publié. J'ai continué en SF avec cette série qui m'avait été inspirée par le film *La planète des Singes*, la séquence du film où Charlton Heston est à cheval sur une plage, et puis l'on voit la flamme de la Statue de la Liberté émergeant du sable, et où il dit « Ils l'on fait ! ». Ça a tout déclenché pour moi ! J'ai imaginé la situation, et à partir de là j'ai écrit *Le Rescapé de la Terre*... Je me souviens du plaisir que j'ai eu à écrire ce bouquin. Vous souvenez-vous au début du livre ? Le héros vit dans une grotte. Il y a des pages et des pages de descriptions qui ne servent à rien pour l'histoire, puisque après il n'y vit plus. C'est simplement mon plaisir au moment où je l'ai vu sur cette planète, seul. Donc j'ai imaginé cet endroit dans un bloc rocheux dont il fait son abri.

**LE MÉTÉORE :** Avant d'imaginer *Cal de Ter* avez-vous eu connaissance de la série *Perry Rhodan* et *Atlan* ?

**PJH :** Dans les *Perry Rhodan*, j'ai bien aimé les deux premiers. Et après je me suis lassé. Le premier surtout avait de sacrées bonnes idées originales, bien traitées, bien traduites, le deuxième dans la foulée et après j'ai trouvé que cela sentait le procédé. Ça a été une sacrée bonne leçon pour moi. Je me suis dit qu'il ne fallait surtout pas que j'écrive une série qui soit un procédé. Je ne leur jette pas la pierre, les deux Allemands ont du talent.

## Le Météore

Mais je ne m'en suis pas inspiré pour la série de *Cal de Ter*.

G.-J. Arnaud a aussi un très grand talent

**LE MÉTÉORE** : Il vient à Sèvres le 9 décembre

**PJH** : Ah, bien ! Il a un putain de talent, mais c'est quand même un procédé. Il reprend des personnages, il reprend des situations, il délaye au possible. Il faut savoir le faire. Je ne condamne pas du tout, j'admire.

Il m'a téléphoné un jour, il y a 25 ans. Il m'a raconté que ses enfants n'avaient pas encore terminé leurs études. Il écrivait le matin ; l'après-midi il faisait une petite sieste, il allait éventuellement se balader un petit peu, puis il revenait et recommençait à travailler. Après quoi il passait toutes ses copies de la journée à sa femme qui les corrigeaient (fautes/logique). Il disait : « d'accord, banco, on y va comme ça ». Il travaillait donc très vite.

Pour nous qui sommes seuls, la correction représente un boulot énorme. Pas pour moi à l'époque, parce que franchement je ne corrigeais pas, mais pour un auteur normalement constitué, ça représente beaucoup de travail. Je le vois maintenant que je fais ce boulot plus sérieusement. Je passe quatre mois sur un bouquin.

Un bon traducteur doit être à la fois traducteur et adaptateur. Les éditeurs ne l'acceptent pas, mais il faut le faire. J'ai une amie qui faisait les traductions de Clive Cussler et un jour qu'il écrivait beaucoup de choses sur l'aéronautique, elle était paumée. Elle m'a demandé si je pouvais l'aider. J'ai dit d'accord et je suis allé passer une journée chez elle. Et puis je me suis rendu compte que ce n'était pas faisable. Elle m'a demandé des tuyaux sur une scène ; je lisais la suite, c'était puénil, ridicule, et elle l'avait traduit tel quel. C'était mal écrit, non pas par elle, mais par lui. Il a énormément de talent mais il écrit comme un pied. Et il écrit parfois des choses invraisemblables.

Cussler est certainement plongeur-autonome et il se trouve que moi aussi je suis diplômé de plongée en scaf. Donc dans ce qu'il écrit concernant la plongée, il n'y a pas trop de sottises. Dans d'autres cas, il y a des sottises énormes qui ne tiennent pas la route.

Pour en revenir à l'anecdote avec cette amie, je me suis rendu compte qu'elle ne pouvait pas donner ça à son éditeur. Je lui ai proposé de relire entièrement ce qu'elle avait fait, et de corriger. Ça m'a pris quinze jours. Je m'en suis mordu les doigts. Et après c'était pire. J'ai adapté, réécrit, parfois trois ou quatre phrases parce que ça ne tenait pas debout. C'était vraiment mal écrit. Elle l'a retapé, elle l'a donné aux éditions – je crois que c'était Albin Michel –, mais ils l'ont refusé. Alors là, je m'en suis vraiment voulu. Elle avait une

petite retraite, et en fait elle a été foutue à la porte de la maison d'édition, à cause de moi ! Elle a pu retomber sur ses pieds un peu plus tard, mais à l'époque, Albin Michel payait bien. Deux briques pour une traduction.

Je suis partisan de la traduction/adaptation. J'ai des romans qui ont été traduits en italien, roumain, non : en tchèque, et en espagnol. En espagnol je l'ai découvert par hasard, par je ne sais quel lecteur qui me l'a signalé

**LE MÉTÉORE :** Vous n'avez donc pas touché de droits d'auteur ?

**PJH :** J'ai protesté auprès du Fleuve Noir et ils m'ont répondu qu'ils n'étaient pas au courant.

**LE MÉTÉORE :** Mais Fleuve Noir possède les droits pour les traductions !

**PJH :** Et moi j'aurais gagné 50% !

À l'heure actuelle les éditeurs ne font pas leur métier dans la mesure où ils ne prennent pas de risque. C'est pourtant ça la noblesse du métier d'éditeur. Se dire « cet auteur-là à quelque chose à raconter, on prend le risque de le publier ». Ce n'est pas de l'épicerie. C'est à dire acheter un bouquin qui a bien marché en Allemagne ou aux États-Unis et se dire « s'il a bien marché là-bas, il marchera pas mal en France ».

**LE MÉTÉORE :** Je voulais vous parler du *Dernier Pilote*, mais maintenant que je sais que vous avez été pilote il n'y a pas de problème...

**PJH :** Je peux quand même vous dire des choses sur le pilotage. J'ai commencé à piloter en 1959. Ce qui nous pénalisait quand nous volions en avion ou en planeur, c'était la réglementation aérienne. À tel endroit en France on ne peut pas descendre à moins de 200 ou 300 m, et à d'autres ne pas monter à plus de 800 m. Pour traverser la France on faisait un escalier, passant notre temps à monter et à descendre. Il y avait des zones interdites, des zones prioritaires et puis on n'avait pas le droit de se poser n'importe où. Et moi ce que j'ai trouvé fabuleux dans le personnage que j'ai imaginé, c'est le fait qu'il trouve un avion et qu'il n'y ait plus d'autres avions. Il fait ce qu'il veut. Il se pose où il veut. J'ai vraiment joui du plaisir que le gars devait avoir. La liberté de voler, de se poser n'importe où, ça a vraiment été une joie pour moi. J'ai mis une histoire autour mais... encore qu'au début je n'y ai pas pensé puisque je suis parti sur la notion de post-cataclysme et sur un van. C'est quand je l'ai fait débarquer dans le Loiret sur un aérodrome, un terrain que je connais, celui de Gien/Briare, qui de nuit est couvert de lièvres et de lapins. C'est un endroit que je connais bien et qui m'a donné l'idée de démarrer après sur l'aviation. J'aurais bien fait une suite au *Dernier Pilote*. Je me suis dit qu'il pourrait servir de lien entre toutes les colonies qu'il a aidé à se disséminer dans

## Le Météore

toute l'Europe. Finalement je ne l'ai pas fait. Je ne sais pas pourquoi, il n'y a pas de raison...

Pour *La Fresque*, comme c'est un vieux bouquin, je ne m'en souvenais pas toujours très bien. C'est Claire Panier-Alix qui m'y a fait penser. Je m'étais amusé à le faire pour un gag, pour l'une des premières scènes, celle du combat (*Le Météore* : Le jeune Sagaie ?) oui : il reste tout seul en face d'un grand gars mastoc.... Il se met à cavalier, et pour moi, cela m'a été inspiré par Corneille, par les Horaces et les Curiaces (*Le Météore* : Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?) Ça vient du passé, des études, c'est une remise à jour d'*Horace*.

**LE MÉTÉORE** : Je crois savoir que vous préparez un livre sur un pilote de la guerre de 14 ? Ce sera un pendant du *Franzous* ?

**PJH** : C'est l'histoire d'un jeune pilote français. Je peux déjà vous en donner le titre : ce sera *Le Gamin*.

Ce qui m'a posé le plus de problèmes ce sont les détails historiques. Ça se situe beaucoup plus loin que la Seconde Guerre Mondiale et j'ai éprouvé les pires difficultés pour trouver des informations pourtant banales. Nous avons un Musée de l'Air où il y a des spécialistes depuis 30 ans. Je leur ai demandé des renseignements sur le Spad et le Bébé Nieuport qui sont suspendus à vingt mètres de hauteur. Je n'ai donc pas pu voir dans l'habitable. Je leur ai demandé s'il y avait déjà un « manche à balai » à cette époque-là. Ils n'ont pas pu me le dire ! Il a fallu que j'aie finalement la chance de tomber sur une femme, conservatrice au Musée de l'Air et non pas technicienne, qui m'a signalé qu'elle avait peut-être l'information dans un livre. Elle m'a rappelé le jour même pour me dire à partir de quelle date les avions avaient été dotés de « manche à balai ».

Et un compas ? J'ai regardé au sol un « Farman » et un « Voisin », et il n'y avait pas de compas. Comment faisaient-ils ? Avaient-ils un compas à la main ? J'ai eu finalement ce renseignement par une autre dame conservatrice du Musée qui m'a trouvé l'information selon laquelle il y avait bien un compas, situé en bas du tableau de bord.

Et la montre ? Comment lisaient-ils l'heure ? Avaient-ils une montre-gousset ? J'ai appris par le catalogue de « L'Homme Moderne » que celui-ci proposait une reproduction de la montre de la guerre de 14, qui était sortie en 1909. Une montre-bracelet popularisée par la guerre de 14. Elle est carrée, possédant aux quatre coins des barres métalliques pour renforcer le verre.

Pour piloter vous avez forcément besoin de quatre instruments : un compteur de vitesse, un altimètre, un compas et une montre.



## Le Météore

J'ai vraiment souffert le martyr, j'ai été handicapé par le manque d'informations sur cette guerre-là.

Ne serait-ce que sur les vitesses des appareils que je ne pouvais pas connaître à 20 km près ! Or entre 100 km/h et 120 km/h, il y a une différence de 20% !

**LE MÉTÉORE :** Je n'arrive pas à trouver vos romans d'espionnage, ni en librairie ni en bouquinerie.

**PJH :** C'est comme ça depuis le début. Apparemment les lecteurs gardent mes livres.

C'est ce que j'ai constaté au cours des salons. Il s'est développé une espèce d'amitié, ou d'affectivité entre mes lecteurs et mes bouquins. Moi les bouquins que j'ai aimés, je ne m'en débarrasse jamais. Je les ai chez moi. De temps en temps je les relis, mais c'est très rare. Ils sont dans ma mémoire. Mais je les ai chez moi...

Ainsi, je ne relis jamais mes livres. J'ai relu le dernier *Cal de Ter* pour écrire la nouvelle qui figure dans l'anthologie *Le retour de Cal de Ter*.

**LE MÉTÉORE :** Il ne s'agit donc pas d'une anthologie écrite uniquement par des fans ?

**PJH :** Non, j'ai écrit une des nouvelles. Ce sont des fans qui ont écrit les autres. Elles sont bonnes. Quand j'ai lu celle de Pierre-Alain Faramaz, il avait tellement bien « piqué » mon style, que j'ai presque cru que c'était moi qui l'avait écrite !

**LE MÉTÉORE :** À Nogent aurons-nous *La grande Migration* ?

**PJH :** Oui, il doit y avoir *La grande Migration*, chez Rivière Blanche et en principe à l'Officine, *Le Destitué*.

**LE MÉTÉORE :** Pour ce dernier, espérons que ce ne sera pas comme cette année à Nogent où l'Officine n'a pas pu éditer à temps *L'Androcomb*. Par contre, si je l'ai attendu, je l'ai bien apprécié.

**PJH :** Je n'ai pas encore eu d'écho à propos de *L'Androcomb*, vous l'avez aimé ?

**LE MÉTÉORE :** Oui vraiment beaucoup. Il y a tellement de sentiments. Il y a cette amitié qui se forge entre les deux personnages. Même si ce n'est pas le cas au départ pour l'Androcomb.

**PJH :** Ce n'est plus un être. Mais un grand gosse abîmé par les savants. On peut aimer quelqu'un de différent. Même si au départ on en a peur.

**LE MÉTÉORE :** Oui, les pilules ! On se demande s'il ne va pas subitement devenir méchant et si Briak ne va pas devenir son gibier. On se pose vraiment plein de questions.

**PJH :** Oui, c'est ce que je voulais provoquer.

En général, je ne suis pas un amateur de « happy end » car lorsque l'histoire est terminée, il ne reste plus rien pour l'imagination du lecteur. Or les lecteurs de SF ont beaucoup d'imagination. Dans la population ce sont ceux qui ont le plus d'imagination. Les amateurs de romans ont déjà de l'imagination, mais ceux de SF sont au top.

Dans un article du *Figaro Littéraire* j'ai écrit que dans le futur, les sociologues qui voudraient parler du 20<sup>ème</sup> siècle, c'est dans la littérature populaire, la lecture policière, qu'ils trouveraient le plus d'informations sur la société actuelle. On y découvre dans les bouquins de la « Série Noire » la notion de divorce dès 1945, la drogue dans les années 50, puis le terrorisme, les beuveries du samedi soir dans la classe bourgeoise... En fait, l'évolution de la société...

**LE MÉTÉORE :** De quel roman pourrait-on parler, du *Raid infernal* ?

**PJH :** On n'en parle pas souvent de celui-là. Pour moi c'était un amusement. J'ai imaginé un western, la diligence dans l'espace et les indiens qui la poursuivent.

De même *Ceux qui ne voulaient pas mourir* n'est pas souvent cité. Alors que pour moi, ça tenait vraiment la route.

**LE MÉTÉORE :** Avec *La Fédération de l'Amas*, on revient un peu sur ce thème.

**PJH :** Oui, c'était mon premier retour à la SF. Je me suis remis dans l'esprit de ce que j'écrivais au début, et la façon de l'écrire. Si bien qu'il est différent de ce que j'ai écrit par la suite. Par exemple dans *Les Clones déviants*.

**LE MÉTÉORE :** Vous avez créé un univers bien personnel dans vos romans actuels...

**PJH :** Il y a beaucoup de moi dans mes personnages. Je n'aime ni les pourris, ni les fachos, ni ceux qui profitent des autres.... En revanche je n'aime pas beaucoup non plus les super-héros. Mes personnages sont des gens comme vous et moi, confrontés à des situations exceptionnelles et qui les obligent à s'en sortir. C'est ce qui m'intéresse.

J'ai fait quelques romans dans le monde militaire (*Les Clones déviants*, *Les Ennemis*).

*La grande Migration* n'est pas du tout un roman de guerre. Je compte sur lui parce que je dis comment est arrivé tout ce qui figure dans tous mes romans. Pourquoi tous les gens de toutes les planètes et de toutes les confédérations parlent la même langue...

J'explique pour quelle raison ils sont partis. Pourquoi la famille conventionnelle disparaît. Et que la seule solution à la disparition de la famille c'est la « materna ».

La famille disparaîtra dans peu de temps et il faudra bien que les êtres humains, les

## Le Météore

bébés, les enfants, soient élevés. J'ai cherché, et il m'a paru évident que la seule solution c'était une sorte de pensionnat, les maternas. Parce que l'être humain a besoin d'une éducation, de règles et qu'il a un besoin affectif. Séparé de la mère, il faut lui donner de l'affectif. Autrement on élève des brutes, des gens sans sentiments. Pour l'affectif, il faut que dans les maternas ils soient par huit ou dix, garçons et filles, de parents totalement différents. Ils n'ont rien en commun et se considèrent comme frères et sœurs d'éducation. Ça permet de résoudre beaucoup de problèmes de la société, notamment, comme ils vivent ensemble, la puberté et les premiers réflexes sexuels ; il n'y a rien à enfreindre, il n'y a aucun tabou ; ils découvrent la sexualité ensemble et c'est normal. Ils se séparent normalement aussi, sans faire d'histoire. Et ils apprennent que dans la vie c'est la même chose. Ces maternas sont la seule explication pour avoir des gens instruits, avec une conscience.

Dans notre société actuelle on méprise les profs. Il faut 5 ans pour faire un prof et ce sont les « bac + 5 » les moins bien payés de la société. Le monde aujourd'hui ne reconnaît pas l'importance des profs, ne reconnaît pas la difficulté de leur métier, et son importance, puisqu'ils forment la société de demain. La mentalité des mômes, c'est ce que leur donne le prof. Il y a une carence actuelle. Et dans le futur, les éducateurs devront avoir un sens de la pédagogie et une culture générale importante, ainsi qu'une vocation.

Ce seront des gens très importants. Dans mon livre je parle de leur formation. J'explique toutes sortes de choses, y compris la façon dont ils quitteront la Terre. J'ai lu un article écrit par un Vietnamien, naturalisé américain, qui a fait des découvertes sur les vents solaires et à partir de là, j'ai imaginé un truc qui permet d'aller dans le cosmos dans des temps acceptables.

**LE MÉTÉORE :** Si je comprends bien vous jouez à Asimov, style *Prélude à Fondation* ?

**PJH :** Je le dis dans le prologue, je voudrais me faire l'historien de la SF. Montrer que logiquement tout ce qui a été écrit précédemment tient la route. Expliquer a posteriori comment l'homme pourra aller à Centaure, au Petit Chien, au Grand Chien, partout. Pourquoi ? Comment ? À la suite de quoi ?

**LE MÉTÉORE :** Peut-on savoir pourquoi vous avez choisi ce pseudonyme de P.-J. Hérault ?

**PJH :** Parce que quand j'ai commencé à écrire en espionnage le monde n'était pas plus calme qu'aujourd'hui, et j'ai commencé à raconter des choses qu'on ne pouvait pas publier, confiées par des copains de la rubrique de politique étrangère. On m'a donc conseillé de prendre un pseudo pour qu'on ne remonte pas jusqu'à moi. C'était gentil,

## Le Météore

mais excessif. Mais comme j'avais commencé avec un pseudo, j'ai poursuivi. Ce nom vient de ma famille, du côté de ma grand-mère paternelle.

**LE MÉTÉORE :** J'ai appris dans une interview que vous avez donnée à « SF-Mag » que vous étiez né à Paris...

**PJH :** Oui, je suis né à Paris et j'y ai toujours vécu, sauf pendant les vacances et pendant une année de guerre à Niort au lycée... en 9<sup>ème</sup>, et j'allais souvent dans la « Venise Verte ». J'en parle d'ailleurs dans mon bouquin. J'ai un grand faible pour le marais que j'ai connu. J'y suis retourné il y a un an, et il avait bien changé. C'est devenu un marais pour touristes...

J'avais la chance d'avoir une périssoire. Ce bateau plat se renversait pour un rien. J'étais chez ma grand-tante et cette périssoire, qu'elle avait offerte à sa fille qui était ma marraine, j'ai eu le droit de l'utiliser à condition de savoir nager. Le mari de sa fille m'a appris à nager. J'ai reçu la pagaie et on a mis la périssoire à l'eau. Je me suis mis à écumer le marais, c'était fabuleux. Je passais dans des petites conches étroites. À présent il y a des conches pour touristes ! J'y passais des après-midis entiers, partant à 14 h. Ma tante m'avait laissé une liberté totale à condition d'être de retour à 19 h. Mes parents n'étaient pas au courant. Ils n'auraient jamais supporté ça, jamais ! D'abord ils auraient eu la trouille, alors que ma tante avait assez de bon sens pour ne pas en avoir. Ensuite ils étaient d'une très, très grande sévérité. Même pour mon époque. Rendez-vous compte, quand j'avais 20 ans et que j'allais à une « surboum », je devais rentrer au plus tard à 1 h du matin ! Je devais laisser le téléphone des gens chez qui j'allais, et mon père me prêtait sa voiture. Ce n'était pas une indulgence, c'était pour me libérer du métro. Pour que je n'ai pas d'excuse. Et quand vous avez 20 ans – je suis quand même parti en Algérie deux ans plus tard – revenir à 1 h du matin quand tout commence, c'est dur. Mais je fermais ma gueule : ils me nourrissaient et m'hébergeaient. Je m'étais dit que le jour où je gagnerais ma vie, je ferais ce que je veux et plus personne n'aurait à me dire quoi que ce soit. Ce qui s'est avéré exact. À partir du moment où je suis rentré d'Algérie et que j'ai commencé à gagner ma vie à Paris, je n'ai plus supporté aucune remarque.

**LE MÉTÉORE :** Vous étiez journaliste, j'aimerais savoir à partir de quel moment vous avez commencé à vivre de votre plume.

**PJH :** Jamais ! Je pense qu'aujourd'hui il n'y a que Werber qui vit de sa plume. Et encore !

Maurice Limat a essayé de vivre de sa plume. Je suis allé lui rendre visite, il y a trente ans de cela. J'étais au Fleuve depuis quelques années ; j'avais noté son adresse et j'étais

## Le Météore

allé le voir. J'ai rencontré un homme qui m'a paru un très vieux monsieur, il devait avoir 70 ans ! Il vivait du côté de la butte Montmartre, un petit appartement de trois pièces, minable. Il portait un costume brillant tellement il était élimé... Il m'a dit : « surtout ne faites pas comme moi, j'ai laissé tomber mon métier et je vis misérablement ».

Je ne connais pas de gars..., si, si, il y en a peut-être un qui vit de sa plume : Michel Honaker.

**LE MÉTÉORE :** Il est pourtant moins connu que vous !

**PJH :** Ne croyez pas ça ! Il fait du « fantastique ». Ce type-là a un authentique talent, un vrai, vrai talent. En même temps qu'au Fleuve, il écrivait des bouquins pour ados, et là, il a fait son trou. En France il y avait un maître Michel Tournier... Et bien Honaker l'a détrôné.

Il était marié avec une Japonaise, et ils avaient conclu un accord : elle travaillait, et lui écrivait et élevait leurs gosses. Il s'est mis tout seul à l'ordinateur, et au bout d'un mois il est devenu un virtuose.

**LE MÉTÉORE :** Vous parlez d'informatique, comment écrivez-vous vos romans ?

**PJH :** À l'ordinateur, que je menace de jeter par la fenêtre tous les jours ! Un peu moins depuis que je suis passé sur MAC, et en outre j'ai beaucoup moins de virus.

**LE MÉTÉORE :** Il y a un auteur que j'ai beaucoup aimé au Fleuve Noir, c'est Gilles Thomas, ou plutôt Julia Verlanger. L'avez-vous connue ?

**PJH :** Oui, j'ai passé une journée avec elle et son mari, et elle m'a donné une leçon. Elle avait déjà terminé sa série, la trilogie de *L'Autoroute sauvage*. Toute son œuvre est vraiment forte parce que c'est construit et qu'elle sait écrire « à la place d'un homme ». Moi je suis incapable d'écrire à la place d'une femme. Elle sait parfaitement faire raisonner ses personnages « hommes ». Pour moi, c'est un talent supérieur.

Elle m'avait expliqué un truc : le premier jet d'un bouquin, elle l'écrivait sur un cahier, ensuite elle passait à la correction en tapant à la machine. Et puis ensuite, elle le réécrivait cinq fois, ce qui faisait six fois après le premier jet. Et moi qui donnais mon premier jet au Fleuve ! J'ai pris un coup de pied au cul ce jour-là ! Elle avait quinze ans de plus que moi et elle m'a donné des leçons. C'est pour ça que ses romans sont aussi bien foutus, il n'y a pas de miracle. Quand ça a été beaucoup corrigé et beaucoup réécrit... Et maintenant, pour un bouquin en général, je le refais quatre fois, je ne le réécris pas entièrement dans la mesure où, en le relisant je modifie une page entière, ou bien un mot très souvent, une phrase ou même un paragraphe entier.

## Le Météore

Lorsque j'ai écrit *Millecrabe*, qui fait 1 600 pages, j'ai mis deux ans et demi. Je l'ai réécrit deux ou trois fois.

**LE MÉTÉORE :** Et vous n'arrivez pas à trouver d'éditeur ! Vous n'êtes pourtant pas un petit jeunot qui arrive sur le marché !

**PJH :** (*éclat de rire*) Petit jeunot, non pas vraiment !

**LE MÉTÉORE :** Pendant huit ans vous n'avez pas écrit. Qu'avez-vous donc fait entre le Fleuve et la Rivière ?

**PJH :** Eh bien, j'ai arrêté parce que j'étais vexé d'avoir été viré par le Fleuve. Puisqu'il me limitait à 220 pages par roman, en me faisant déjà une fleur, et que j'ai toujours souffert d'être limité, je décidais d'écrire quelque chose où je me laisse aller et je l'ai envoyé à l'Atalante, qui me l'a retourné au bout de six mois, en me disant que ça ne l'intéressait pas du tout, en me disant qu'il fallait que j'apprenne à écrire, qu'un roman ça se faisait de telle manière, etc. Alors là, ça m'a foutu dans une colère noire, et ça m'a dégoûté. J'ai fermé mon ordinateur et j'ai lu. J'étais en procès avec mon patron, je l'ai gagné au bout de deux ans. J'ai recommencé à beaucoup bouquiner mais je me suis aussi beaucoup emmerdé. J'avais certes gagné mon procès, mais l'ANPE m'a imposé de prendre ma retraite alors que je voulais travailler jusqu'à 65 ans, me disant que je n'y avais pas droit. À partir du moment où j'ai atteint les 60 ans j'ai été obligé de prendre ma retraite. Je ne me suis pas méfié. Le gars qui m'a dit ça, je l'ai cru. Donc je me suis re-emmerdé. J'ai beaucoup lu, quatre à cinq heures par jour, mais ça ne remplit pas une vie !

**LE MÉTÉORE :** Donc, vous êtes revenu à l'écriture ?

**PJH :** Oui, ça s'est fait grâce à *Millecrabe*. J'avais envie de faire autre chose. *Millecrabe* est pratiquement limite littérature populaire et littérature générale, à la lisière. C'est peut-être prétentieux de dire ça, mais pour moi c'est à la lisière. C'est tout à fait différent des romans que j'écrivais précédemment. Je l'ai fait en partie pour me faire plaisir aussi. Il y a beaucoup de scènes guerrières. Il y a une guerre, une longue guerre. C'est une guerre mondiale qui finit un peu plus tard, vers 1950.

**LE MÉTÉORE :** Une sorte de monde parallèle ?

**PJH :** En fait, je faisais ma thérapie. Je guérissais de ma déconvenue. De ma déception de l'édition. Si bien que j'ai vécu deux ans et demi, ces deux magnifiques années... magnifiques parce que je travaillais de 9 h du matin jusqu'à 8 h moins le quart le soir.

Entre l'écriture qui me passionnait, qui me prenait aux tripes, puisque je travaillais en nombre d'heures pures d'avantage que je n'avais jamais travaillé de ma vie... Pourtant

## Le Météore

Dieu sait si dans mon métier de journaliste je bossais vraiment beaucoup par rapport à mes petits camarades. Je faisais 12 h au journal, de 9 h du matin à 9 h du soir, en prenant une demi-heure pour déjeuner. J'achetais un sandwich que je mangeais dans mon bureau dont je fermais la porte à clef, et je tapais pour moi. Je circulais aussi, j'allais au secrétariat de rédaction, j'allais voir le rédacteur en chef, je n'étais pas constamment dans mon bureau.

Tandis que dans cette période d'écriture j'étais constamment devant mon ordinateur. C'est l'époque où j'ai fait le plus de pages, jusqu'à 24 pages par jour. Alors que maintenant sur le bouquin de l'aviation (*Le Gamin*) je fais parfois une page et demie. Je n'ai jamais connu ça ! Autrement ma « dose » quotidienne se situe aux environs de 9 pages. Les 9 pages que je fais maintenant correspondent davantage à 15 ou 16 pages du Fleuve Noir d'antan.

Vous m'avez dit que vous aviez bien aimé *La 13<sup>ème</sup> génération*. C'est une surprise pour moi parce que je n'ai pas souvent de lecteurs qui m'en parlent.

Ce livre me permettait de parler de l'amitié qui compte beaucoup pour moi. L'amitié entre des hommes, l'amitié entre des femmes. Parce que je ne crois pas trop à l'amitié entre homme et femme. Du moins à la longue...

J'aime bien parler de l'amitié entre les hommes, ou bien entre un homme et un animal. Ainsi dans *Le loupiot* ou dans *Le bricolo*.

**LE MÉTÉORE :** Également dans *Criminels de guerre*, où Erell apprivoise des prédateurs

**PJH :** Oh oui, je me suis régalé. Ce n'est d'ailleurs pas complètement imaginé : les guépards en Afrique, ils rentrent dans la maison ; ils sont considérés comme des grands chiens, aussi affectueux. On peut les laisser avec un petit enfant de trois ans...

En revanche les personnages (animaux), ce n'est pas du tout une invention puisque ce sont mes chats ! Même leurs noms, leurs attitudes...

Pour *Le bricolo*, l'animal porte le nom de « Matelot » qui était celui de mon chat. Il y a même un de mes bouquins que j'ai dédié à l'un de mes chats qui est mort pendant que je l'écrivais !

**LE MÉTÉORE :** On sait maintenant que vous aimez les chats !

**PJH :** Tous les animaux. J'ai la trouille des guêpes. J'avais 7 ans quand j'ai été piqué au doigt par une guêpe, alors que je ne lui avais rien fait. Aujourd'hui si une guêpe rentre chez moi en été, je vais chercher du papier, je la prends sans la blesser et je la mets dehors, une araignée la même chose. Je ne peux plus tuer. Je suis rentré d'Algérie au

## Le Météore

printemps 1959. J'appartenais à une famille de chasseurs. À Niort, on chassait beaucoup et ado je portais la gibecière, en suivant mon oncle, mon frère, mon père. J'ai passé deux ans et demi en Algérie et à mon retour mon père avait pris une part de chasse en Sologne. Il nous avait invités pour l'ouverture. Mon frère et moi, on avait chacun notre fusil. À midi et demi on n'avait pas tiré un coup de feu quand est passé un vol de ramiers. On a tiré et ça tombait comme à Gravelotte. Ils n'étaient pas tous totalement morts et il a fallu les achever. Je me souviens avoir « cassé » mon fusil, avoir enlevé les deux étuis vides, et remis l'arme à la bretelle. Et de ma vie je n'ai plus jamais tiré.

J'ai peut-être quelque chose d'inédit à vous raconter : un lecteur a envoyé un mail à Philippe Ward, qui me l'a renvoyé ; il pense faire une mini-série avec Cal, soit une BD soit une animation. Je ne croyais pas trop à la BD, mais il m'a assuré qu'il y avait possibilité de faire quelque chose d'intéressant. Par animation par contre je ne vois pas bien ce qu'il entend : dessin animé ou film ?

Je vais quand même vous donner le thème de l'uchronie *Millecrabe* : l'utopie c'est imaginer l'avenir, l'uchronie c'est modifier le passé. J'ai donc imaginé qu'un homme d'état européen avait unifié toute l'Europe, depuis Brest jusqu'à Vladivostok.

En quelques décennies il parvient à convaincre à l'est les tribus du Kazakhstan, les Kirghizes, et autres peuplades, de se rassembler entre elles au début et de fonder des états. Une Fédération des Républiques Unies.

J' imagine donc ce monde opposé à l'ennemi héréditaire qui est la Chine. Parce que, historiquement, de tout temps la Chine a voulu envahir la Russie, le Kazakhstan, la Sibérie...

Mais j' imagine une Chine qui en serait au stade technologique du Japon actuel. Une Chine à la population aussi nombreuse que de nos jours. Qui représente donc une force colossale, qui mène à la seconde guerre mondiale. Deux puissances en présence, dont l'une, la Chine, est beaucoup plus forte que l'autre. L'Europe va donc reculer, stupéfaite de ce qu'il lui arrive. Elle est envahie, comme les Français l'ont été en 1940.

Il y a un monde qui s'écroule. C'est une seconde guerre mondiale qui a commencé cinq ans après la nôtre, soit en 1945. Ce qui me permet d'utiliser un armement allant jusqu'à la bombe atomique, que je ne fais pas péter en Chine, mais ailleurs.

Je raconte cette seconde guerre mondiale par l'intermédiaire d'une famille, qui représente 700 ou 800 personnes. Un gars a fait 6 enfants, qui eux-mêmes ont fait 6 gosses, et ils sont toujours restés en contact. À Odessa, le patriarche avait gagné aux



## Le Météore

cartes, une île. Toutes les familles se retrouvent chaque année dans cette île pour les vacances. Ils portent tous des noms différents. Les uns sont originaires de Russie, les autres de Sibérie, d'autres encore d'Ukraine, etc.

Ils parlent tous français, parce que c'est la langue officielle de l'Europe, en plus des différents dialectes. Il y a énormément de personnages, dont un canadien du Québec Libre.

**LE MÉTÉORE :** Peut-on espérer lire un jour cette saga ?

**PJH :** J'ai écrit à 61 maisons d'édition dans le monde francophone, en envoyant le manuscrit sur cd ou papier, mais je n'ai reçu aucune réponse positive. Pourtant c'est un roman qui pourrait intéresser tous les Européens, parce que je parle de Polonais, de Grecs, d'Espagnols, d'Italiens, de Français aussi. Et le Président de cette Fédération est un Belge...

*Après deux heures et demie de discussions à bâtons rompus, où P. J. Hérault nous parlera, en plus de ses romans et de son existence d'auteur, de choses aussi variées que de la vie familiale ou politique, nous le quitterons sur la Place Marcel Sembat, pour rejoindre notre véhicule et l'une des dures réalités de notre monde actuel, les embouteillages !*